

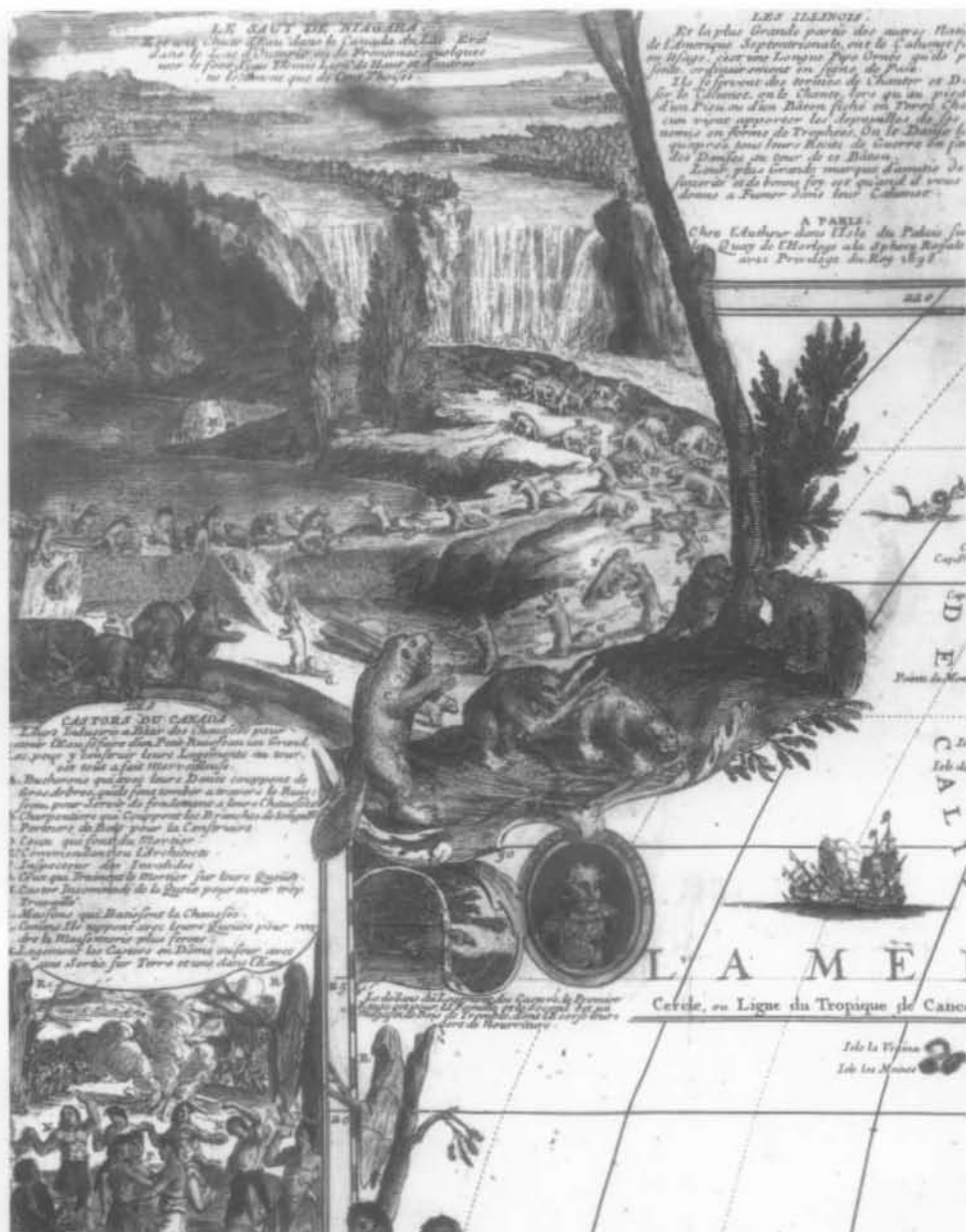


fig.1 Nicolas Guérard, Des Castors du Canada..., détail de la Carte murale des deux Amériques de Nicolas de Fer, coll. nationale des cartes et plans, Archives publiques Canada. (Photo: Archives publiques Canada, NMC-26825)

LA RÉPUBLIQUE DES CASTORS DE LA HONTAN

Savoir indien et mythologie blanche

Le premier projet de cet article entendait capitaliser sur une recherche déjà faite et publiée il y a quelques années. Il y aurait été question de La Hontan et de ses informateurs indiens et aurait porté essentiellement sur le rôle du langage dans les sociétés animales et spécialement dans celle des castors, telle qu'on l'imaginait au début du XVIII^e siècle. C'est en cherchant à reconstituer le contexte du débat sur le langage des bêtes à cette époque que j'ai découvert un auteur que je ne connaissais pas et qui m'a lancé sur une piste nouvelle — pour moi — et qui m'amène à présenter ici plutôt un complément à mon petit livre¹ qu'une simple reprise de quelques unes de ses conclusions.

L'auteur dont je parle était jésuite. Ceux qui connaissent un peu mes travaux savent que les jésuites — du moins les vieux jésuites — m'ont souvent beaucoup stimulé intellectuellement: des peintres missionnaires au père Louis Nicolas, auteur d'une *Histoire des Indes occidentales*, restée jusqu'à ce jour à l'état de manuscrit, et probablement du fameux *Codex canadiensis*. Le jésuite — nouveau pour moi — était en fait loin d'être un inconnu. C'est le père Guillaume Hyacinthe Bougeant — quel nom pour un jésuite! — auteur de l'*Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, Paris, Gisey, 1739, petit ouvrage dont Hester Hastings avait publié une «édition critique» en 1954, et dont elle avait signalé l'importance dès 1936 dans son livre, *Man and Beast in French Thought of the Eighteen Century*. Or, quel ne fut pas ma surprise de lire sous la plume alerte du bon père une description enthousiaste de la société des castors, à l'appui d'une thèse sur le rôle du langage comme ciment des sociétés.

Si l'on suppose qu'elles [les Bêtes qui vivent en société] n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il soit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur société pourroit subsister. Prenons pour exemple les Castors. Ces animaux pour se mettre à couvert & en sûreté, logent dans de petites cabanes de terre qu'ils construisent eux-mêmes avec une adresse admirable au bord d'un lac & sur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant besoin, pour bâtir leur domicile, d'être aidés les uns des autres, il falloit se mettre en société. Ils s'associent donc trente, quarante, plus ou moins ensemble, & après qu'ils ont choisi le terrain qui leur convient pour habiter, & où ils espèrent trouver plus de commodité pour vivre & plus de sûreté, ils partagent entr'eux les travaux nécessaires pour la construction de leur habitation.

Les uns vont au bois; les autres à la terre glaise que quelques-uns sont chargés d'apporter en se renversant, comme on sçait, sur le dos & faisant de leur corps une espèce de tombereau que les autres tirent jusques sur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'Architecte. Un arbre est rongé par le pied, & tombe dans le lac. Alors d'autres ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois nécessaires. Tout se fait avec ordre, & un concert parfait. On se représente les Tyriens bâtissant Carthage. Sans doute les paresseux et les mutins sont punis. Les sentinelles font leur devoir. L'ouvrage est conduit à sa perfection, il fait l'admiration des Hommes mêmes; & alors la petite société jouissant paisiblement du fruit de ses travaux ne songe plus qu'à vivre tranquille & à multiplier son espèce chacun dans sa petite famille².

Bien qu'elle semble avoir quelques affinités avec les descriptions de la société des castors avancée par Nicolas Denys et illustrée par Nicolas Guérard (fig.1), cette description retient une idée qui ne se trouve que dans La Hontan, à savoir l'idée, d'ailleurs fausse, que les cabanes de castors sont montées sur pilotis (fig.2). Par ailleurs si dans la carte de Nicolas de Fer, on retrouve bien en H un castor sur le dos, ce n'est pas pour servir de brouette, mais parce qu'il est «Incommodé de la Queüe, pour avoir trop Travaillé», comme dit l'inscription. On trouverait plutôt cette idée dans Sagard. «Quelques-uns tiennent que ces petits animaux ont une invention admirable à charier le bois, et disent qu'ils choisissent celui de leur troupe qui est le plus fainéant ou accablé de vieillesse, et le faisant coucher sur son dos vous disposent fort bien des rameaux entre ses jambes, puis le traînent comme un chariot jusqu'au lieu destiné....³» Mais je doute que Bougeant ait eu besoin de l'ouvrage du frère récollet pour avoir entendu parler de cette «invention admirable», qui se trouve déjà sous la plume d'auteurs médiévaux, comme Thomas de Cantimpré.

On aura noté aussi que Bougeant ignorait ou négligeait de mentionner les fameuses digues de castors, ce qui est en général le fruit d'observations spécifiquement canadiennes. Il ne s'en tenait qu'aux cabanes. C'est que cet exemple de leur talent architectural lui suffisait pour la démonstration qui suit. «N'est-il pas évident qu'une entreprise si bien suivie & si bien exécutée, suppose nécessairement que ces animaux se parlent, & ont entr'eux un langage, par lequel ils se communiquent leurs pensées⁴» Une fois de plus Bougeant semble bien s'appuyer sur La Hontan qui avait affirmé, en s'appuyant sur le témoignage des Indiens: «Je commencerai par vous assurer que ces Animaux font ensemble une société de cent, & qu'ils semblent se parler, & raisonner les uns avec les autres par de certains tons plaintifs non articulés. Les Sauvages disent qu'ils ont un jargon intelligible, par le moyen duquel ils se communiquent leurs sentimens & leurs pensées⁵».

Faisant preuve d'une imagination peu commune, car j'avoue que les cabanes de castor ne m'y auraient pas fait penser spontanément, le père Bougeant fait alors appel au récit biblique pour convaincre sa lectrice, une certaine Mad....C, à qui s'adresse son ouvrage et qu'on est pas arrivé à identifier.

Rappelez-vous, Mad... ce qui est dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échouer ce projet insensé, moyen sûr & infailible, fut la confusion des langues. Les Ouvriers ayant tout à coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne purent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner leur entreprise. C'est ce qui arrivera à toute société qui ne s'entendra pas. Mettez ensemble trente personnes qui parleront chacune une langue différente, & vous verrez bientôt naître parmi elles, le désordre & la confusion. Que seroit-ce, si ces trente personnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs pensées? Supposons que les Castors soient tels en effet: qu'arrivera-t-il? Je vois dans un moment toute la société en désordre: sans chef, sans subordination, sans conseil, sans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la multitude nécessairement abandonnés. Plus de sentinelles qui veillent à la sûreté publique, plus d'habitation commune. Chacun, comme à la Tour de Babel, se retirera pour vivre séparément: plus de société⁶.

Avouez que le rapprochement des huttes de castors et de la Tour de Babel est interloquant! Pas étonnant qu'Aubert de la Chesnaye des Bois, si cet ancien capucin est bien l'auteur de la Lettre à Madame la Comtesse D...pour servir de supplément à l'*Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes*, l'ait accusé d'interpréter «burlesquement» certains passages de l'Écriture?

Laissons cet ancien capucin et revenons à notre jésuite. Bougeant se fait alors une objection. Qu'avons-nous besoin du langage pour expliquer le comportement des castors? L'instinct ne suffirait-il pas à tout expliquer?

L'instinct, dira-t-on, ne peut-il pas suppléer au langage? Deux Castors se rencontrent & se joignent ensemble, parce que leur instinct les porte à se mettre en société. Un troisième & puis un quatrième, plusieurs ainsi de suite, viennent grossir la troupe. Voilà notre société formée. Le même instinct la porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiseaux vont chercher ce qui leur est nécessaire pour faire leur nid. S'ils semblent partager entr'eux les travaux, c'est que les uns voyant les autres apporter la terre, vont à leur tour chercher du bois; & lorsqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à appliquer le mortier, ils s'emploient, pour ne pas demeurer oisifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut, ce semble, pour tout cela que l'œil & l'instinct. Si l'on voit des sentinelles posées sur les avenues, c'est que dans une troupe il y a toujours quelqu'un plus timide ou plus prudent, qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui-même⁸.

Cet argument par l'instinct est, en général, celui des ecclésiastiques — ce sera celui de Charlevoix en 1744 — car il leur semblait que de cette manière la Providence divine se manifestait davantage. *Deus est anima brutorum*. Bougeant rejette tout à fait cette interprétation. Pour lui, l'instinct est «un être de raison, un nom vide de réalité, un reste de Philosophie Péripatécienne». En réalité, raisonne le père Bougeant, si vous accordez déjà la connaissance aux bêtes, qu'avez-vous besoin de l'instinct? Appliquant le principe du rasoir d'Occam, il déclare donc: «N'est-ce pas là ce qu'on appelle multiplier les êtres sans nécessité, & chercher à mettre de l'obscurité dans une chose toute simple & fort claire d'elle même? Pour moi je suis persuadé que ce que nous croyons que les Bêtes font par un instinct particulier, elles le font comme nous par une effet de leur connoissance & avec connoissance⁹». Il est difficile d'être plus affirmatif. Cette objection «spécieuse» écartée, Bougeant revient à ses... castors, j'allais dire à ses moutons.

Je reprens donc mon exemple & mon raisonnement. Si ce n'est pas par un instinct particulier que les Castors font leurs petits établissemens avec tant de concert, c'est donc par un effet de leur connoissance. Or j'ai prouvé par la supposition d'un Peuple absolument muet que la connoissance, sans une communication réciproque par un langage sensible & connu, ne suffit pas pour entretenir la société, ni pour exécuter une entreprise qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puisque la nature, qui agit toujours avec tant de sagesse, a fait les castors pour vivre en société, elle leur en donné tous les moyens nécessaires, & par conséquent la faculté de parler, quelque soit leur langage, puisque sans ce secours il est impossible qu'une société puisse subsister; & comme la nature suit partout les mêmes loix, appliquons ce raisonnement aux abeilles, aux fourmis, & à toutes les espèces de Bêtes qui vivent en société; & voilà déjà une partie fort considérable des Bêtes pourvues de la faculté de parler¹⁰.

Restait en effet le problème de la parole chez les animaux qui ne vivent pas en société, mais que Bougeant règle vite en postulant le besoin de la parole chez tous les animaux qui forment des couples, quel qu'ils soient, la seule exception dans ce système étant les animaux hermaphrodites comme les limaces qui, possédant les deux sexes sur le même individu, n'ont pas besoin de parler.

Certes, le malheureux jésuite fut tancé par ses supérieurs, car en postulant le langage des bêtes, il en était venu à leur reconnaître une âme spirituelle. Cela le plaçait dans une position délicate du point de vue de l'orthodoxie religieuse. Il avait d'ailleurs parfaitement vu le dilemme dans lequel il se plaçait. «Tout le monde (...) convient que les Bêtes connoissent. Elles ont donc une âme. Mais cette âme est-elle matière ou esprit? Il faut qu'elle soit l'une ou l'autre, & vous n'osez cependant dire ni l'un ni l'autre¹¹». Car si leur âme est matérielle, comment pourraient-ils connaître? Mais prétendre qu'elle est un esprit «entraîne des conséquences contraires au principe de la Religion». Il avait cru pouvoir se tirer de

l'impasse, en soutenant — ou plutôt en prétendant rapporter les propos d'un «Auteur» qu'il ne nomme pas et qui ne peut-être qu'un prête-nom — que les bêtes ont bien une âme spirituelle mais que leurs âmes sont en fait les démons que Dieu a condamnés à attendre le Jugement dernier.

Dieu, pour ne pas laisser inutiles tant de légions d'esprits réprouvés, les a répandus dans les divers espaces du monde, pour servir aux desseins de la Providence & faire éclater sa toute-puissance. Les uns laissés dans leur état naturel s'occupent à tenter les hommes, à les séduire, à les tourmenter, soit immédiatement, comme le démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains, soit par le ministère des Sorciers & des Revenans. Ce sont ces Esprits malfaisants que l'Écriture appelle les Puissances des ténèbres & les Puissances de l'air. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute espèce qui servent aux usages de l'homme, qui remplissent l'Univers & font admirer la sagesse & la toute puissance du Créateur. Par ce moyen, (...) je conçois sans peine comment d'une part les Démons peuvent nous tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penser, connoître, sentir, & avoir une âme spirituelle, sans intéresser les dogmes de la Religion. Je ne suis plus étonné de leur voir de l'adresse, de la prévoyance, de la mémoire, du raisonnement¹².

En fait, on pourrait s'étonner, ajoutait Bougeant, qu'ils n'en aient pas plus, puisque les démons, purs esprits, nous sont supérieurs en intelligence et raisonnement. Mais, c'est que dans les bêtes, comme en nous, «les opérations de l'esprit sont assujétis aux organes matériels». Un esprit, même supérieur, quand il est lié à des organes de brutes, n'est pas capable de grandes prouesses intellectuelles. Quelle humiliation, s'exclame Bougeant, pour ses esprits superbes, «de se voir ainsi réduits à n'être que des Bêtes. (...) C'est un Enfer anticipé¹³».

Il est pourtant important d'observer que comme c'est pour avoir abusé de leur raison & de leurs lumières, que les Esprits rebelles ont mérité ainsi d'être dégradés, Dieu a voulu les humilier par leur raison même, en les assujettissant à des organes si grossiers, qu'elle est extrêmement inférieure à celle des Hommes; de-là vient que nous jugeons bien que quelquefois que les Bêtes font quelque raisonnement; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais, comme nous, plusieurs raisonnements suivis & réfléchis, parce que leurs organes se refusent à des mouvements si déliés. C'est ce qui en fait des automates qui agissent le plus souvent que par machine, quoi qu'avec connoissance, & voilà pour un esprit le comble de l'humiliation¹⁴.

Ajoutez à cela qu'à la question qu'arrive-t-il à l'âme des bêtes et donc aux démons à leur mort, il répondait par la croyance de «Pythagore» et des «Philosophes Indiens» en la «Métempsychose», et vous comprendrez l'émoi de ses supérieurs qui lui demandèrent de se rétracter — ce qu'il fit d'ailleurs de bonne grâce dans la préface de l'édition de 1750 de son ouvrage. Il n'en reste pas moins que



fig.3 Chasse aux castors dans C. Le Beau, *Avantures du Sr C. Le Beau, avocat en Parlement ou Voyage curieux et nouveau parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale*, Amsterdam, 1738, part. I, p.320, coll.: The John Carter Brown Library, Brown University. (Photo: The John Carter Brown Library)

l'*Amusement* jouira d'une grande popularité. L'année même de sa parution, il avait connu au moins huit éditions et six impressions. Entre 1740 et 1783 parurent dix éditions en quatre pays: la France, l'Angleterre, la Suisse et la Hollande. De nombreuses allusions contemporaines, des traductions en anglais, en allemand et en italien illustrent bien la renommée du livre¹⁵.

Hester Hastings me mit ensuite sur la piste de Pons Augustin Alletz (1705?-1785), auteur d'une prometteuse *Histoire des singes et autres animaux curieux dont l'instinct et l'industrie excitent l'admiration des Hommes. comme les éléphants, les castors*, publié en 1752 à Paris chez Duchesne¹⁶. Il y est en effet longuement question du castor, voire de son langage, mais Alletz ne fait que rapporter sans les commenter les propos d'un «Voyageur», nul autre que le Sieur Le Beau, avocat en parlement (fig.3).

Il me semble même qu'ils se parloient pendant que je les voyois travailler, & qu'ils raisonnaient ensemble par des tons plaintifs & dolens, à peu près comme ceux que nous font entendre quelque fois nos poules & nos canards, avec cette distinction néanmoins, que ces Amphibies me semblaient attentifs aux différens sons de la voix les uns des autres pour agir conformément à l'intention de ceux qui s'exprimoient par leurs petits tons non articulés. Ce qui est certain du moins, c'est qu'ils s'entendent bien entre eux¹⁷.

Mais il va sans dire que les exagérations mêmes de ces opinions furent à la source d'une réaction dans l'autre sens. Les naturalistes les plus sérieux tenteront de montrer, à partir d'observations nouvelles, que ces spéculations ne tenaient pas debout. Il faut citer Réaumur, Buffon et Charles Bonnet. Certes, l'entomologiste R.A.F. de Réaumur ne s'est pas occupé des Castors, mais il a revu en profondeur ce qu'on avait l'habitude de dire sur les fourmis et les abeilles.

Ce sont surtout les éloges qu'on a donnés à l'intelligence des insectes, qui n'ont pas été assés mesurés: on les a fait penser & agir comme nous, & souvent même on les a loués de ce qu'ils pensoient & agissoient mieux que nous. Il n'est sorte de connoissance qu'on ne leur ait accordée; on leur a trouvé toutes les vertus morales, même les plus sublimes; & sur quels fondements? sur des fondements souvent tout-à-fait puérils¹⁸.

Buffon qui, nous le verrons, s'accordait tout à fait avec Réaumur sur les insectes, couvrait un champ plus vaste, de l'Homme à la fourmi, en passant par tous les mammifères, dont bien sûr notre Castor. Ses prises de position ne sont pas simples et peuvent même passer pour contradictoires. À lire ce qu'il dit sur des animaux comme le chien ou le cheval, où, oubliant ses propres théories, il s'emballe et leur prête presque des sentiments humains, on ne croirait pas que dans son «Discours sur la Nature des animaux», il leur dénie toute forme d'âme et s'en tient à une explication mécaniste de leur comportement. Buffon, que les pouvoirs ecclésiastiques avaient déjà obligé à se rétracter par écrit, ne tenait plus à offenser l'Église. Il préférerait nier aux animaux une âme et, s'il leur accordait une forme de langage, c'était un langage qui ne transmettait aucune pensée.

...aucun des animaux n'a ce signe de la pensée [qu'est la parole], ce n'est pas, comme on le croit communément, faute d'organes; la langue du singe a paru aux Anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme: le singe parleroit donc s'il pensoit; si l'ordre de ses pensées avoit quelque chose de commun avec les nôtres, il parleroit notre langue, & en supposant qu'il n'eût que des pensées de singe, il parleroit aux autres singes; mais on les jamais vûs s'entretenir ou discourir ensemble; ils n'ont donc pas même un ordre, une suite de pensées à leur façon, bien-loin d'en avoir de semblables aux nôtres; il ne se passe à leur intérieur rien de suivi, rien d'ordonné, puisqu'ils n'expriment rien par des signes combinés & arrangés; ils n'ont donc pas la pensée, même au plus petit degré¹⁹.

Certes, ces affirmations de Buffon ont quelque chose de piquant à propos du singe, puisqu'on croit aujourd'hui que non seulement il est capable de penser, mais que s'il ne parle pas, c'est faute d'organe de phonation analogue au nôtre. Mais Buffon liait de si près la pensée au langage parlé que, constatant l'absence de l'un, il ne pouvait que conclure à l'absence de l'autre. Et les castors? Buffon ne les oublie pas et les rapproche des abeilles, ces autres architectes. Mais, il voit dans l'absence de perfectibilité la preuve que l'instinct et non la raison se manifestent dans leurs ouvrages.

s'ils [les animaux] étoient doués de la puissance de réfléchir, même au plus petit degré, ils seroient capables de quelque espèce de progrès, ils acquerreroient plus d'industrie, les castors d'aujourd'hui bâtiroient avec plus d'art & de solidité que ne bâtissoient les premiers castors, l'abeille perfectionneroit encore tous les jours la cellule qu'elle habite; car si on suppose que cette cellule est aussi parfaite qu'elle peut l'être, on donne à cet insecte plus d'esprit que nous en avons, on lui accorde une intelligence supérieure à la nôtre, par laquelle il apercevrait tout d'un coup le dernier point de perfection auquel il doit porter son ouvrage, tandis que nous-mêmes ne voyons jamais clairement ce point, & qu'il nous faut beaucoup de réflexion, de temps & d'habitude pour perfectionner le moindre de nos arts²⁰.

Les animaux sont-ils capables de progrès? de perfectionner leurs dons innés? C'est en effet une bonne question et qui revient constamment quand on compare les hommes aux animaux. Certes la position de Buffon paraît claire quand on lit, comme nous venons de le faire, ce qu'il dit des castors, mais, dans son chapitre sur le chien, il affirme que l'instinct des animaux peut être amélioré par l'éducation et dans son article sur les «Animaux carnassiers», il affirme sans ambages que certains animaux s'améliorent au contact de l'Homme, montrant à la longue de plus en plus de signes d'intelligence et de sensibilité.

Faudrait-il en conclure qu'en attribuant de «l'esprit» aux bêtes nous sommes victimes d'une illusion qui attribue à la pensée ce qui n'est en fait qu'un effet des grands nombres? C'est bien ce que Buffon croit à propos des abeilles.

...car ces dix mille individus, qui ont été tous produits à la fois, qui ont habité ensemble, qui se sont métamorphosés à peu près en même temps, ne peuvent manquer de faire tous la même chose, &, pour peu qu'ils aient de sentiment, de prendre des habitudes communes, de s'arranger, de se trouver bien ensemble, de s'occuper de leur demeure, d'y revenir après s'en être éloignés, &c. & de là l'architecture, la géométrie, l'ordre, la prévoyance, l'amour de la patrie, la république en un mot, le tout fondé, comme l'on voit, sur l'admiration de l'observateur²¹.

Ailleurs, il va jusqu'à dire qu'on mettrait dans le même lieu «dix mille automates» qu'il n'en sortirait guère autre chose que nos sociétés d'abeilles, y compris l'hexagone régulier de leurs cellules²². Nous sommes loin des observations de Karl

von Frisch (1886-1982) qui démontrera l'existence d'un véritable langage «dansé» chez les abeilles, capable de transmettre des informations aussi précises que non seulement la direction d'une source de pollen, mais sa distance approximative de la ruche. Concédon's tout de même à Buffon que la République n'est pas l'affaire des abeilles, dont le système fait plutôt penser à un régime totalitaire, mais nos castors? Ils ne naissent tout de même pas tous en même temps. Buffon paraît même prêt à concéder qu'ils se réunissent en société de leur plein gré.

Il y a parmi certains animaux une espèce de société qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent, & qui par conséquent approche bien davantage de l'intelligence & du dessein, que la société des abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique: les éléphants, les castors, les singes & plusieurs autres espèces d'animaux se cherchent, se rassemblent, vont par troupe, se secourent, se défendent, s'avertissent & se soumettent à des alures communes²³...

Faudrait-il en conclure que, dans ces cas du moins, l'intelligence paraît et conséquemment une certaine forme de langage est possible? Imperturbable, Buffon le nie toujours et ne voit dans toutes ces merveilles d'organisation que «des rapports & des convenances physiques».

Qu'on mette ensemble & dans un même lieu un grand nombre d'animaux de même espèce, il en résultera nécessairement un certain arrangement, un certain ordre, de certaines habitudes communes (...). Or toute habitude commune, bien loin d'avoir pour cause le principe d'une intelligence éclairée, ne suppose au contraire que celui d'une aveugle imitation²⁴.

Condillac accusera Buffon de revenir purement et simplement aux animaux-machines de Descartes²⁵, pour qui l'animal était incapable de penser. Dès le *Discours de la Méthode* Descartes marquait clairement «la différence qui est entre les hommes et les bêtes». Ce n'est pas «que les bêtes ont moins de raison que les hommes (...), elles n'en ont point du tout». À vrai dire, Descartes les comparait à des «machines», tellement, expliquait-il, que si, par quelque artifice, on arrivait à faire des machines «qui eussent les organes et la figure d'un singe, ou de quelque autre animal sans raison, nous n'aurions aucun moyen pour reconnaître qu'elles ne seraient pas en tout de même nature que ces animaux», alors qu'un automate de forme humaine se reconnaîtrait aussitôt à son incapacité de poursuivre une conversation sensée quelque peu prolongée et d'agir «en toutes les occurrences de la vie, de même façon que notre raison nous fait agir²⁶». Aussi, il y a tout à parier que Descartes n'aurait pas été bouleversé outre mesure, s'il l'eut connu, par l'«industrie» des Castors.

Mais Buffon n'allait pas aussi loin que Descartes. Il reconnaissait aux bêtes la faculté de sentir, voire même une certaine conscience d'exister. Il ne pensait pas comme les cartésiens le soutiendront, Malebranche en particulier²⁷, qu'elles étaient incapable d'éprouver de la douleur ou du plaisir. Il leur reconnaissait donc

certaines émotions et ne leur niait que la capacité de penser et de réfléchir.

La contribution de Charles Bonnet (1720-1793) enfin rejoint sur plusieurs points celle de Buffon, même s'il n'a pas senti, comme lui, le besoin de revenir aux animaux-machines de Descartes. Comme Buffon, il tire argument des travaux des Castors pour distinguer l'Homme de l'animal.

Ne voit-on pas, que si les Castors avoient nos notions des [sic] Génie & d'Architecture, les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient précisément comme ceux du temps de Vespuce? L'Esprit humain combine & perfectionne sans cesse; L'Esprit des Castors ne combine & ne perfectionne jamais (...). Le limon avec lequel la Nature a pétri les Animaux, n'est point celui avec lequel elle pétrit les Architectes: (...) Chaque Animal a reçu ses dons particuliers & sa mesure d'industrie relatifs à sa destination. Il en est où la mécanique est si palpable, que nous ne pouvons nous la dissimuler. Il en est d'autres où il est si déguisé sous une apparence de réflexion & de génie qui nous séduit d'autant plus sûrement, que nous aimons davantage à l'être. D'ailleurs, il nous est bien plus facile de faire raisonner la Brute en l'Homme, que l'Homme en Brute²⁸.

On a reconnu l'argument de Buffon, tiré de l'absence de perfectibilité chez l'animal. Son incapacité à faire des progrès est perçu comme le signe évident de son absence de pensée. Contrairement à Bougeant, Bonnet ne rejette pas la notion d'instinct. Il tient que le castor, comme les autres animaux architectes, reçoit en naissant l'organisation cérébrale nécessaire à l'exercice de son talent.

Un Architecte ne construit un Bâtiment que parce qu'il en a conçu le plan. L'invention ou le dessein est le fruit de l'étude et du travail. Mais quels effets cette étude et ce travail ont-ils produits dans son Cerveau? ils ont donné à différentes fibres et à différens faisceaux de fibres des déterminations particulières et coordonnées qu'ils ont conservées et en conséquence desquelles l'Ame de l'Architecte a opéré (...)

Supposons maintenant que cet Architecte fût venu au Monde avec un Cerveau pourvu de fibres sensibles dont les déterminations fussent exactement les mêmes que celles qu'y auroient produit l'étude et le travail; cet Architecte, si heureusement né, ne porteroit-il pas dans son Cerveau une Architecture innée, en vertu de laquelle il exécuteroit sans préparation tout ce que le commun des Architectes n'exécute qu'à force d'étude et de travail²⁹.

C'est ce qui se passerait, toujours selon Bonnet, pour l'animal. Dès sa naissance, son cerveau contient le «système de fibres représentatifs de l'Ouvrage et des moyens relatifs à l'exécution». Parmi ces moyens faut-il comprendre le langage? Oui et non. Bonnet, comme plusieurs de ses contemporains, distingue en effet entre le langage «naturel» et le langage «artificiel» ou «articulé». Il accorde le premier aux animaux, mais réserve exclusivement le second aux Hommes.

Dans la première espèce doivent être rangés tous les signes par lesquels l'Animal donne à connoître ce qui se passe dans son intérieur. Mais, si nous voulons nous borner aux seuls sons, le langage naturel sera un assemblage de sons non-articulés, uniformes dans tous les Individus de la même Espèce et liés tellement aux sentimens qu'ils expriment, que le même son ne représente jamais deux sentimens opposés.

La parole humaine au contraire est faite d'un «assemblage de sons articulés et arbitraires, qui n'ont d'autre liaison avec les idées qu'ils représentent, que celle que leur donne l'institution ou la convention». C'est dire que les bêtes ne parlent pas, nonobstant les perroquets. Car, pour parler, il ne suffit pas d'émettre des sons articulés, il faut «lier ces sons aux idées qu'ils représentent. Les bêtes ne sauraient former ces liaisons». La parole est l'expression de la pensée et il n'y a pas de pensée proprement dite chez les bêtes dépourvues de raison. Il n'y a pas non plus de réflexion. Les bêtes ne généralisent pas leurs idées: «leur Attentivité est renfermée dans la sphère de leurs besoins. Ils ne saisissent que les rapports des Choses à ces besoins».

Ces limites mises à l'entendement animal ne rendent pas les constructions des castors, des abeilles ou des fourmis moins extraordinaires. Au contraire, pour un croyant comme Bonnet, elles font mieux éclater la sagesse du Créateur qui les a pourvus du nécessaire pour mener à bien de pareilles entreprises. «Lors donc que je vois un Insecte travailler à la construction d'un nid, d'une coque ou d'un fourreau, je suis saisi de respect, parce qu'il me semble que je suis à un spectacle où le SUPREME ARTISTE est caché derrière la toile³⁰». On ne s'attend pas à ce qu'un penseur aussi mesuré que Bonnet conclu de toutes les considérations précédentes que non seulement les animaux ont une âme, mais que cette âme est immortelle! Seul de tous les penseurs de son temps, en effet, Bonnet soutient pareille opinion. Il y avait donc une justice pour les bêtes. Après avoir été maltraitées sur terre par leurs mauvais maîtres, elles pouvaient aspirer au bonheur dans l'au-delà, comme les pauvres à qui l'Évangile promet la félicité du ciel.

L'Ame des Bêtes & l'Ame de l'Homme sont également indestructibles par les causes secondes. Il faut un Acte aussi positif de la DIVINITÉ pour anéantir l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philosophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantissement de l'Ame des Bêtes? On nous dit qu'elles ne sont pas des Etres moraux. N'y a-t-il donc que les Etres moraux qui soient capables de bonheur? Les Etres qui ne sont point moraux ne sauraient-ils le devenir? (...) Pourquoi bornez-vous le cours de la BONTÉ DIVINE? Elle veut faire le plus d'Heureux qu'il est possible. Souffrez qu'ELLE élève par degrés l'Ame de l'Huître à la Sphere de celle du Singe; l'Ame du Singe à la sphere de celle de l'Homme³¹».

On serait tenté d'arrêter sur cette vision céleste cette exploration préliminaire de la pensée du XVIII^e siècle sur les castors. Mais je m'en voudrais de terminer cet

article sans signaler que même le grand Jean-Jacques Rousseau n'a pas dédaigné notre humble sujet. Pour Jean-Jacques: «La parole distingue l'homme entre les animaux». Aussi bien, proposait-il, dans son *Essai sur l'origine des langues*, une explication du langage des Castors qui ne faisait pas appel à la parole proprement dite. Ayant fait la remarque que «l'invention de l'art de communiquer nos idées dépend moins des organes qui nous servent à cette communication que d'une faculté propre à l'homme», — idée qu'il emprunte à Buffon — il ajoutait:

Les animaux ont pour cette communication une organisation plus que suffisante, et jamais aucun d'eux n'en a fait cet usage. Voilà, ce me semble, une différence bien caractéristique. Ceux d'entre eux qui travaillent et vivent en commun, les Castors, les fourmis, les abeilles ont quelque langue naturelle pour s'entre-communiquer, je n'en fais aucun doute. Il y a même lieu de croire que la langue des Castors et celle des fourmis sont dans le geste et parlent seulement aux yeux. Quoi qu'il en soit, par cela même que les unes et les autres de ces langues sont naturelles, elles ne sont pas acquises; les animaux qui les parlent les ont en naissant, ils les ont tous, et partout la même: ils n'en changent point, ils n'y font pas le moindre progrès. La langue de convention n'appartient qu'à l'homme. Voilà pourquoi l'homme fait des progrès soit en bien soit en mal, et pourquoi les animaux n'en font point³².

On le voit, Rousseau rejoignait la pensée de Bonnet sur la distinction des langues naturelle et de convention, même s'il cherchait dans un système de signes visuels ce que La Hontan et beaucoup d'autres avec lui avaient cru remarquer dans les signes auditifs, quand il parlait «de certains tons plaintifs non articulés». Il aurait été bien surpris d'apprendre le caractère chimique des signaux des fourmis. Mais, il ne met pas en doute l'existence d'une forme de langage chez les bêtes. Ce qu'il conteste, c'est que ce langage inné des bêtes puisse faire l'objet d'un apprentissage ou d'un progrès.

Rousseau se trouvait à exprimer une sorte de juste milieu entre les penseurs de son siècle qui se divisaient entre les «thériophiles», pour reprendre une expression du professeur George Boas, qui avaient tendance à leur reconnaître non seulement un langage, mais une âme capable de sentir et de juger, d'une part, et les naturalistes, plus objectifs, que les exagérations du premier groupe exaspéraient.

FRANÇOIS-MARC GAGNON
Département d'histoire de l'art
Université de Montréal

Notes

- 1 François-Marc GAGNON, *Images du castor canadien. XVI^e-XVIII^e siècles*, Septentrion, Québec, 1994.
- 2 Guillaume Hyacinthe BOUGEANT, *Amusement philosophique sur le langage des Bêtes*, édition critique par Hester HASTINGS, Genève et Lille, 1954, p.74-75.
- 3 Gabriel SAGARD, *Grand Voyage du pays des Hurons*, édition de Marcel TRUDEL, Montréal, HMH, 1976, p.226.
- 4 BOUGEANT, *op. cit.*, p.75.
- 5 LAHONTAN, *Mémoires de l'Amérique septentrionale ou la suite des voyages de Monsieur le Baron de La Hontan*, Amsterdam, 1705, vol. I, p.158.
- 6 BOUGEANT, *op. cit.*, p.75.
- 7 Voir D.J. ADAMS, *Lettre à Madame la Comtesse D...pour servir de supplément à l'Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes*, Devon, University of Exeter, 1984, p.4.
- 8 BOUGEANT, *op. cit.*, p.75-76.
- 9 *Ibidem*, p.77.
- 10 *Ibid.*, p.77-78.
- 11 *Ibid.*, p.55.
- 12 *Ibid.*, p.60.
- 13 *Ibid.*, p.61.
- 14 *Ibid.*, p.66-67.
- 15 *Ibid.*, p.21.
- 16 Hester HASTINGS, *Man and Beast in French Thought of the Eighteenth Century*, Baltimore, The John Hopkins Press, Londres, Oxford University Press et Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1936, p.82.
- 17 Pons Augustin ALLETZ, *Histoire des singes et autres animaux curieux dont l'instinct et l'industrie excitent l'admiration des Hommes. comme les éléphants, les castors*, Paris, chez Duchesne, 1752, p.128-129. Le «Voyageur» est identifié par Alletz à Le Beau, en p.133 de son ouvrage.
- 18 *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Paris, Imprimerie Royale, 1734, vol. I, premier mémoire, p.18-19, cité dans HASTINGS, *op. cit.*, p.88.
- 19 Comte de BUFFON, «Discours sur l'Homme», dans son *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, Paris, à l'Imprimerie Royale, 1750, t. II, p.439.
- 20 *Ibidem*, p.440-441.
- 21 Comte de BUFFON, «Discours sur la nature des animaux», dans son *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, Paris, à l'Imprimerie Royale, 1753, t. IV, p.94.
- 22 *Ibidem*, p.98-99.
- 23 *Ibid.*, p.95.
- 24 *Ibid.*, p.96.

- 25 CONDILLAC, *Traité des animaux*, 1755.
- 26 René DESCARTES, *Discours de la Méthode*, 1637, 5^e partie; édition de François MIZRACHI, Paris, U.G.E., 1963, p.70-71.
- 27 Il semble bien en effet qu'on ne trouve pas telle quelle dans Descartes l'idée que les animaux n'éprouvent aucune douleur ni plaisir, mais les cartésiens et spécialement Malebranche la soutinrent pour ne pas tomber dans l'opinion contraire à la religion qui affirmerait qu'ils ont une âme. Ils en ont donc fait non seulement des automates, comme Descartes, mais des automates insensibles, qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, etc...
- 28 *Collection complète des œuvres de Charles Bonnet*, Neuchatel, S. Fauche, 1779-1783, IX, xi, 30, p.290, cité dans HASTINGS, *op. cit.*, 1936, p.92.
- 29 Charles BONNET, *Hypothèse sur l'Ame des Bêtes*, t. VIII, p.369-370, cité par Raymond SAVIOZ, *La Philosophie de Charles Bonnet de Genève*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1948, p.276.
- 30 Charles BONNET, *Contemplation de la Nature*, XII, ch. 38, p.443, cité par SAVIOZ, *La Philosophie de Charles Bonnet de Genève*, p.275.
- 31 Charles BONNET, *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie*, Neuchatel, Fauche, 1783, 8 vol.; *Essai de psychologie*, VIII, p.106-107.
- 32 Jean STAROBINSKI, *Jean-Jacques Rousseau. Essai sur l'origine des langues où il est parlé de la mélodie et de l'imitation musicale*, Paris, Gallimard, 1990, p.65; la phrase que nous citons plus haut est à la p.59 du même ouvrage.

Summary

THE REPUBLIC OF BEAVERS BY LA HONTAN

To know Native and White Mythology

This article presents a preliminary exploration of eighteenth-century thought on the language of animals, especially beavers. Illustrations of the period which show beavers working together on the construction of their lodges and their dams can be examined in this context. The perceptions of Father Guillaume Hyacinthe Bougeant, Buffon and Charles Bonnet, as well as Jean-Jacques Rousseau, who dedicated a few lines to the subject, are each examined. Certain thinkers, such as Bougeant, endowed beavers with a soul and language. Others hesitated to go so far; Buffon's opinion seemed to vacillate between the Cartesian concept of animal as mere machines, devoid of a soul and the ability to reason, and the view that acknowledges the emotions of domestic animals. Bonnet and Rousseau added to the debate, by introducing an important distinction between natural and conventional language, of which the latter is the sole priviledge of human beings.

Translation: Brenda Dionne